



Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

18 | 2016

Le psychiatre, l'enfant et l'État

Empire's Children. Child Emigration, Welfare, and the Decline of the British World, 1869-1967

Laurent Besse



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3993>

DOI : 10.4000/rhei.3993

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2016

Pagination : 321-326

ISBN : 978-2-7535-5175-6

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Laurent Besse, « Empire's Children. Child Emigration, Welfare, and the Decline of the British World, 1869-1967 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 18 | 2016, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3993> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.3993>

Comptes rendus d'ouvrages

Empire's Children. Child Emigration, Welfare, and the Decline of the British World, 1869-1967

Ellen Boucher

2014

Cambridge, Cambridge University Press, 2014, 302 p.,

ISBN: 9781107041387

Les lecteurs de la *RHEI* ont pu découvrir les travaux d'Ellen Boucher grâce à son article « Enfance et race dans l'Empire britannique¹ », consacré aux migrations vers la Rhodésie du Sud de la fin des années 1930 aux années 1950. *Empire's Children* replace cet épisode dans l'histoire des migrations d'enfants pauvres vers les colonies britanniques de la fin de l'ère victorienne aux années 1960, phénomène considérable puisqu'il concerna plus de 80 000 enfants pour le seul Canada entre 1867 et 1914, auxquels s'ajoutèrent des milliers supplémentaires vers les autres dominions par la suite. Cette histoire s'insère elle-même dans une tendance lourde de l'histoire du Royaume-Uni au XIX^e siècle : les Britanniques furent « *a people on the move* » (p. 27), l'année 1913 connaissant même 400 000 départs – ce qui contraste avec l'immobilité des Français. Si les États-Unis constituèrent une destination privilégiée, les colonies de peuplement (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud) attiraient au tournant du XX^e siècle de nombreux migrants et formaient un ensemble de plus de 24 millions d'âmes. Ces territoires se distinguaient du reste de l'Empire par leur peuplement majoritairement blanc et leur mode de mise en valeur théoriquement plus proche de la mère-patrie que celles des autres territoires conquis.

L'une des grandes forces de l'ouvrage est de faire se croiser de manière permanente plusieurs thématiques. La plus évidente est le lien entre le projet impérial et les dispositifs de prise en charge de l'enfance : l'Empire était pensé comme un lieu de salut pour les plus pauvres des Britanniques, grâce aux dominions, la « *Greater Britain* » (« plus Grande Bretagne ») devenant « *a Better Britain* », un territoire-frère mais sans les défauts de la métropole, en particulier parce qu'il était

1. BOUCHER E., « Enfance et race dans l'Empire britannique », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 14, 2012, p. 64-94.

supposé être plus ouvert à la mobilité sociale. Mais au-delà, l'ouvrage participe à l'étude de la *Britishness*, la « britannité », de sa dilution à l'époque de la plus Grande Bretagne à sa reconfiguration postcoloniale. La perspective est résolument internationale, à l'échelle du monde britannique. Pour un lecteur français, cette dimension est sans doute la plus stimulante, d'autant plus qu'elle est mise en lien avec les conceptions raciales (*whiteness*, la « blanchité ») mais également avec les barrières de classes. L'environnement ouvert des dominions est-il de nature à transformer des enfants meurtris par une origine inférieure et une enfance perturbée en avant-garde d'une britannité régénérée, comme on l'espère au début du xx^e siècle ? Ou les traumatismes de l'enfance ne risquent-ils pas d'en faire des hommes incapables de tenir leur rang dans la hiérarchie raciale, au moment où celle-ci paraît davantage menacée, comme dans la Rhodésie du Sud à partir des années 1930 ? Ces débats recoupent nécessairement les visions de l'enfance, que celles-ci relèvent d'une conception qui met l'accent sur l'environnement – une sorte de fonctionnalisme spontané qui s'impose à la fin du xix^e siècle par opposition aux conceptions héréditaires, ou qu'elles se réfèrent à la psychologie scientifique de l'enfance qui naît dans les années 1930. Aucune n'échappe aux impératifs politiques sociaux, nous montre Ellen Boucher, qui rappelle que les visions de l'enfance cristallisèrent une part des autoreprésentations des différentes nations européennes depuis le xix^e siècle.

L'auteure a également la volonté d'aborder cette histoire à hauteur d'homme et d'enfant : il s'agit de comprendre comment cette émigration a été promue et organisée par les philanthropes et les agents gouvernementaux mais également comment elle a été vécue par les premiers intéressés. D'où le choix de faire débiter chaque chapitre par le récit d'une expérience individuelle, rapportée par l'un des témoins que l'auteur a rencontrés. Les critères qui ont présidé au tri des témoignages ne sont pas explicités mais il nous semble que l'auteure a délibérément opté pour une vision la plus ouverte et la plus diverse possible, refusant tout discours unifiant et bien entendu toute perspective doloriste des vies de ces enfants migrants, qui ne se considérèrent pas tous comme des victimes. L'ouvrage se veut donc une contribution à l'histoire des subjectivités (p. 21). L'une des dimensions qu'Ellen Boucher entend mettre en avant est en effet celle des recompositions des identités, tant pour les individus que les groupes, abordée à travers la persistance d'une mémoire qui se reconstruit sans cesse après la fin de l'Empire.

En dépit de quelques tentatives antérieures isolées, l'émigration d'enfants pauvres ne commence qu'en 1869 par des départs systématiques vers le Canada. Ils sont pour l'auteur le produit d'un contexte idéologique et économique nouveau : la montée d'une conception de la pauvreté, qui met l'accent sur l'influence du milieu, favorise l'idée que les enfants socialement défavorisés pouvaient commencer une nouvelle vie outremer et, en s'établissant comme fermiers indépendants, parvenir à un degré de respectabilité acceptable. Chaque enfant contenait en lui « les graines de la grandeur ». Il ne demandait qu'un sol adapté pour s'épanouir pour reprendre les images alors présentes (p. 42-43). La dimension rurale de l'Empire ajoutait un élément supplémentaire car elle permettait une véritable régénération, en permettant de rompre avec une urbanisation responsable de beaucoup de maux selon des Anglais toujours nostalgiques d'une ruralité préindustrielle (p. 58-62). La plupart des enfants placés ne sont pas des orphelins au sens strict mais des enfants retirés à leur famille ou placés parce que leurs familles ne parvenaient plus à leur assurer le minimum vital. Aussi, le départ vers l'outremer semble t-il avoir été envisagé par les parents comme une solution de survie parmi d'autres, face à l'extrême dureté de leur existence. La possibilité attestée de maintenir des liens avec leur enfant permet de comprendre le consentement des familles et le succès de cette formule. Pour les associations philanthropiques, le succès de la solution migratoire tient aussi à sa rationalité financière : il est bien plus rentable pour « *Doctor Barnado's Homes* » d'envoyer des enfants outremer que de les élever dans une de ses institutions de métropole (p. 43)².

L'essor des migrations d'enfants est encouragé après-guerre par les aides du gouvernement qui relaie la philanthropie religieuse privée, d'autant plus que les craintes liées à la démographie de l'Empire se font jour : on redoute le déclin tant en nombre qu'en qualité, en raison de l'abondance de « mauvais » migrants non-anglo-saxons. Ces préoccupations rejoignent l'hygiénisme en vogue dans les milieux de la protection de l'enfance. On favorise l'établissement de fermiers dans les dominions grâce à un nouveau modèle d'établissement pour enfants, la ferme-école conçue par Fairbridge, fondateur de la *Child Emigration Society* en 1908 (p. 63-68). Un établissement-modèle a été créé à Pinjarra, dans le sud-ouest de l'Australie, qui va devenir une destination privilégiée car en 1925 le gouvernement canadien déclare l'arrêt de l'immigration d'enfants venus de métropole. Westminster nourrissait des craintes quant à l'exploitation des

2. L'auteur évoque rapidement, car ce n'est pas son objet, le succès des représentations de l'enfant-migrant dans la culture populaire. Voir à ce sujet le compte-rendu de SWAIN S., HILLET M., *Child, Nation, Race and Empire. Child Rescue Discourse, England, Canada and Australia, 1850-1915*, Manchester, Manchester University Press, 2010, par Amélie Nuq, *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 17, 2015, p. 228-230.

enfants au Canada où ils risquaient d'être privés de leurs droits à l'éducation, au moment où cette question prenait de l'importance en métropole. Mais ce sont finalement les craintes canadiennes qui expliquent la fin du flux : la montée de préoccupations eugénistes jointes au nationalisme canadien nourrissait des craintes quant à la qualité des enfants envoyés (p. 87-91). L'heure n'était plus celle où la qualité de Britannique suffisait à garantir l'entrée dans la société canadienne, ce qui atteste des recompositions en cours dans l'espace britannique. L'Australie, quant à elle, souhaite des migrants surtout s'ils s'installent dans des campagnes que fuit sa population au profit des villes. Elle devient la destination privilégiée grâce aux écoles agricoles qui marquent également une rupture par rapport au placement dans des familles qui prévalait jusqu'alors. À Pinjarra, étudiée en détail, il s'agit de fabriquer des Australiens, des vrais qu'on endure à la vie du bush (p. 106-108), grâce à un mode de vie inspiré par l'armée et des travaux agricoles très durs (p. 111-113), avec une différenciation de genre (boîte pour les garçons, travaux d'aiguilles pour les filles, photographies p. 114-116). La dimension domestique et totale des *homes* d'enfants est bien mise en valeur par l'auteure : la vie collective apparaît comme un vecteur majeur d'acculturation. La scolarisation apparaît limitée et met l'accent sur une australianité dans la britannité. Les anciens élèves interrogés regrettent l'absence de poursuite d'études, même pour les bons élèves : la priorité constante était l'établissement de fermiers, et non pas l'éducation.

Les besoins de l'Australie en fermiers n'empêchent toutefois pas le pays de se montrer de plus en regardant sur les enfants envoyés depuis la mère-patrie. La psychologie va servir ici d'outil d'autant plus utile qu'elle est maniable car encore peu répandue dans les milieux concernés (p. 131-133). Elle donne d'abord une coloration scientifique à des jugements à caractère moral, visant les enfants souffrant de « désordre moral » ou « d'immoralité » – dans ce cas surtout des jeunes filles souvent enceintes. Des « rapatriements » sont organisés, d'abord pour les jeunes filles qui constituent une menace plus grave que les garçons. Puis le QI est utilisé comme une manière d'écarter ceux qui sont suspectés de ne pas être assez racialement « conformes » pour pouvoir intégrer l'Australie. Il ne s'agit plus seulement ici de distinguer entre les Anglo-Saxons et les autres Européens mais d'opérer des distinctions au sein même des Britanniques, ce qui traduit l'émergence d'un nationalisme à caractère racial spécifique³. Si la seconde guerre mondiale interrompt les transferts d'enfants vers les dominions, ils reprennent

3. Pour le cas de la Rhodésie du Sud traité dans le livre nous renvoyons à l'article publié dans la *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* : BOUCHER E., « Enfance et race... », art. cit.

de plus belle dans l'après-guerre, d'autant plus que l'idée d'Empire a été revivifiée. Le faible nombre d'orphelins ne permet toutefois pas de répondre à la demande australienne. En Grande-Bretagne, les conceptions de la prise en charge des politiques sociales ne sont pas bouleversées dans un premier temps. Les études sur les évacuations d'enfants en Angleterre – qui ont marqué l'opinion⁴ – soulignent certes l'importance des liens familiaux mais les acteurs de la protection de l'enfance n'en tirent pas des conclusions hostiles au placement en institution. Selon eux, il suffit simplement de donner un aspect familial aux structures de placement. C'est du milieu des années 1950 qu'Ellen Boucher date le déclin irrémédiable des migrations d'enfants, après la publication en 1953 du livre grand public de John Bowlby, *Child Care and the Growth of Love*, qui vulgarise les notions d'attachement et constitue un argumentaire en faveur du maintien des enfants au sein de la famille (p. 183-184). L'effet est rapide : les différents acteurs britanniques de la protection sociale se convertissent aux valeurs de l'attachement familial et ne peuvent désormais plus accepter l'envoi outremer d'enfants. Sans jamais que le gouvernement britannique n'y mette officiellement un terme, le flux des migrations décline fortement jusqu'à ce qu'en 1967 Barnardo's cesse définitivement une pratique presque centenaire. Mais les autorités australiennes restent dans un premier temps imperméables à ces conceptions et vont défendre l'idée d'une prise en charge de l'enfance spécifique adaptée aux (rudes) mœurs australiennes : « les migrations d'enfants, projet qui avait été initié pour affirmer l'unité de l'Empire, devient en fin de compte un projet qui sert à affirmer la souveraineté culturelle et politique de la nation australienne » (p. 194). Ce que confirme l'étude comparée des « enfances au crépuscule de l'Empire ». Dans un ultime chapitre, l'auteure dresse à partir des souvenirs des anciens petits migrants envoyés outremer un tableau comparatif de l'éducation à l'australienne et à la rhodésienne, sur fond de différenciation générale avec une métropole, éloignée par la distance et désormais par les contextes idéologiques et sociaux. Ironiquement, si l'on peut dire, l'une des angoisses des dernières associations pratiquant encore l'envoi d'enfants est d'écarter des éléments qui seraient impurs, non plus parce qu'ils seraient trop « *underclass* » mais parce qu'ils appartiennent à la catégorie « *colored* », car d'origine immigrée récente dans une Grande-Bretagne qui commence à accueillir des migrants venus des Caraïbes ou d'Inde (p. 203-204). L'utilisation des témoignages livre des éléments intéressants sur la vie dans les écoles agricoles

4. DOWNS L. L., « Les évacuations d'enfants en France et en Grande-Bretagne (1939-1940) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 66^e année, n° 2, 2011, p. 413-448.

et permet à l'auteure de dresser un tableau convaincant d'une éducation qui ambitionne, toujours côté australien de faire de solides travailleurs ruraux et en Rhodésie de former des hommes et des femmes capables de tenir leur rôle de maîtres blancs dans un pays peuplé majoritairement de Noirs. Reste que l'utilisation d'exemples, même menée comme ici avec beaucoup de précautions, soulève toujours la question de leur représentativité. On peut toujours également se demander s'ils ne servent pas à illustrer simplement des phénomènes d'une beaucoup plus grande ampleur que ceux pour lesquels ils sont convoqués. Ce sentiment est particulièrement net à propos de la conclusion consacrée au sentiment d'appartenance dans les sociétés post-impériales : les anciens enfants transportés puis rapatriés après les indépendances constituent peut-être un exemple extrême d'individus devant composer avec des identités multiples, ne se sentant ni britanniques dans un Royaume-Uni qui a évacué la dimension impériale de son identité, ni nationaux d'un pays qui n'a plus rien à voir avec celui qu'ils ont pu connaître (le Zimbabwe qui a succédé à la Rhodésie). Mais il nous semble que des entretiens avec des Pieds-noirs ou même avec des expatriés français qui ont passé la plus grande partie de leur vie outremer produiraient des résultats assez similaires. Cette remarque n'enlève rien au très grand intérêt de l'ouvrage.

Laurent Besse

Les éducateurs spécialisés : naissance d'une profession. Le rôle de l'Association nationale des éducateurs de jeunes inadaptés (1947-1959)

Samuel Boussion

2013

**Rennes, Presses universitaires de Rennes, collection « Histoire »,
337 p., ISBN : 9782753527751**

L'ouvrage de Samuel Boussion est une version remaniée de la première partie de sa thèse d'histoire soutenue en décembre 2007, à l'université d'Angers, sous la direction de Jacques-Guy Petit et co-encadrée par Éric Pierre. Son étude s'intéresse au processus de professionnalisation des éducateurs spécialisés en retraçant les débuts de l'Association nationale des éducateurs de jeunes inadaptés (ANEJI), pendant longtemps principale association professionnelle dans le secteur de la rééducation des mineurs.